

L'écriture du lien fraternel

Leçons psychanalytiques sur frères et soeurs, Tomes 1 et 2, de Paul-Laurent Assoun, Anthropos, « Poche psychanalyse », n° 12 et 13, tome 1, 112 p., tome 2, 112 p.

David Benhaïm

Number 186, September–October 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18014ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Benhaïm, D. (2002). L'écriture du lien fraternel / *Leçons psychanalytiques sur frères et soeurs*, Tomes 1 et 2, de Paul-Laurent Assoun, Anthropos, « Poche psychanalyse », n° 12 et 13, tome 1, 112 p., tome 2, 112 p. *Spirale*, (186), 48–49.

L'ÉCRITURE DU LIEN FRATERNEL

LEÇONS PSYCHANALYTIQUES SUR FRÈRES ET SŒURS, TOMES 1 ET 2 de Paul-Laurent Assoun

Anthropos, « Poche psychanalyse », n° 12 et 13, tome 1, 112 p., tome 2, 112 p.

LA THÉMATIQUE fraternelle et sororale dans l'œuvre freudienne est récurrente bien que toujours traitée de façon allusive, à l'occasion d'autres questions qu'elle permet de nouer ; elle semble, fait remarquer Assoun, « travailler à la marge ». Si le lien fraternel/sororal peut être figuré sous la forme d'un drame dont la mise en scène comporte trois actes, l'épreuve de l'intrusion, l'expérience de la séduction et le moment de la réconciliation, il en est tout autrement du versant incestueux qui est de l'ordre de ce qui demeure caché, dissimulé, de ce dont on se sent coupable ou honteux. C'est à travers l'écriture, une écriture de l'inavouable comme l'appelle notre auteur, que ce lien parviendra à se dire. Le travail d'Assoun — « trajet clinique, relayé par le texte » — consiste à cerner cette question et à l'analyser par le biais de textes et plus précisément de récits : récits bibliques, mythologiques, littéraires. Il s'agit d'un travail d'analyse minutieux qui parvient à dérouler sous nos yeux ce qui de l'inceste fraternel ou sororal trouve un écho dans le savoir inconscient. Assoun nous fait entrer dans cet univers incestueux en compagnie de Byron, Chateaubriand, Marguerite Duras, Virginia Woolf, Marguerite Yourcenar, Robert Musil et nous dévoile un réseau de liens extrêmement riche et complexe. S'il souligne « la prédilection de l'écriture pour le dire du lien fraternel », il écarte résolument l'idée d'une démarche analytique qui aurait pour but de vérifier les thèses freudiennes à partir d'une lecture des textes littéraires, bibliques ou mythologiques. Point de « psychanalyse appliquée », plutôt montrer les « moments de consonance de ces textes à haute teneur inconsciente avec le texte analytique ».

Si la relation fraternelle et sororale est restée dans l'ombre du complexe d'Œdipe, si les psychanalystes ont souvent interprété ces liens comme des déplacements de la relation au père ou à la mère, il n'en demeure pas moins que l'univers fraternel et sororal ne se confond pas avec celui des liens parentaux, même s'il le croise et le recoupe. Il garde une spécificité et une irréductibilité qui le caractérisent en propre. Pour déterminer le statut inconscient des liens fraternel/sororal, Assoun nous invite à nous placer — d'un point de vue méthodologique — dans l'œil de l'ainé, de celui ou celle qui sera fils ou fille unique jusqu'à ce que surgisse dans son univers cet autre qui va le reléguer au second plan, le priver d'être l'objet de toute la tendresse de la maison et l'isoler de sa mère pour la première fois. Il part d'une

lapalissade : « frères et sœurs se définissent d'avoir les mêmes parents, et cela crée un lien, unique en son genre. » Cette situation suscite déjà un drame, la jalousie, qui apparaît comme le sentiment *princeps* qui gouverne les relations fraternelle et sororale : « la convoitise d'un même objet pour deux (au moins), qui les voue à la concurrence ».

Dans un passage des *Confessions* (livre premier, chapitre VII), Augustin fournit la description de la scène primitive de la jalousie fraternelle en même temps qu'il illustre — faisant écho à Freud — comment la source de la haine trouve son origine dans les pulsions d'autoconservation : « J'ai vu et observé un petit enfant jaloux : il ne parlait pas encore et il regardait, tout pâle et l'œil mauvais, son frère de lait. Qui ignore ce fait ? Les mères et les nourrices prétendent conjurer cette envie par je ne sais quels charmes. Dira-t-on que c'est innocence, lorsque la source de lait coule si abondamment, de ne point admettre au partage un frère dénué de tout et qui ne peut soutenir sa vie que par cet aliment ? »

Scène primitive de la jalousie

Ce texte met en scène un *infans* qui parle par son regard, qui dit sa douleur et sa rage. Il est spectateur d'une scène dont il a déjà fait partie, mais dont il est à présent exclu. Il est dépossédé de sa souveraineté et de son objet. Cet autre le prive de son objet qui devient ainsi l'instrument de son plaisir. Il envie ce petit frère au sein qui jouit de ce corps à corps avec la mère : « [...] c'est cela que le couple bienheureux exhibe, excluant le sujet et l'acculant à la jouissance amère du "témoin oculaire". Jalousie muette de l'infans qui crée le foyer du sentiment antifraternel le plus "viscéral". » Et Assoun de conclure : « Le frère me sépare de la mère mais fait aussi miroiter le fantasme de l'inséparable : de quoi lui en vouloir... à mort. » La haine comme relation d'objet est plus ancienne que l'amour ; elle prend sa source dans les pulsions d'autoconservation : « On peut même affirmer, écrit Freud, que les prototypes véritables de la relation de haine ne sont pas issus de la vie sexuelle, mais de la lutte du moi pour sa conservation et son affirmation. »

S'il est vrai, comme il l'affirme dans *L'interprétation des rêves*, que des adultes aiment aujourd'hui tendrement des frères et des sœurs qu'ils ont détestés dans leur enfance, et à l'égard desquels ils ont éprouvé une profonde aversion, comment s'est opéré ce passage ? Comment l'hostilité est-elle devenue tendresse et dévouement ?

« Comment, se demande Assoun, la fratrie déchirée — en un véritable "état de nature" où le frère fut un loup pour le frère — en est-elle venue à incarner "la fraternité" — au point que les ennemis de jadis se présentent comme des adultes au sincère et tendre attachement ? » Nous assistons à « une transformation climatique de l'affect » qui requiert un questionnement métapsychologique et engage la réflexion dans deux directions : celle, d'abord, de la préhistoire du lien fraternel/sororal, puis celle de sa posthistoire.

Du côté de la préhistoire, nous sommes invités à rechercher l'*Urzeit*, le temps de l'origine, de cette relation aujourd'hui recouverte par la tendresse, et à « mettre à jour le lourd contentieux dont les enjeux touchent à rien [de] moins qu'au savoir, au désir et à l'objet. »

Quant à la posthistoire, elle permet de suivre les destins du lien dans le registre du social : c'est *Totem et tabou* qui illustre le mieux cette évolution. Le meurtre du Père de la horde primitive, tel que cette œuvre nous le rapporte, est bien le fait du groupe des frères : ils sont le sujet-acteur de ce meurtre, même si « le fils parricide symbolique doit effectuer seul la tâche ». Ce meurtre signe l'entrée dans le lien social. Si ce lien fraternel/sororal est bien — vu sous l'angle du sujet — un schème intermédiaire entre la relation de soi à soi et la relation de soi à l'Autre, un passeur entre Narcisse et Œdipe, il n'en constitue pas moins un pont entre la sphère intersubjective et le social. « Le thème de la relation du frère à la sœur revient en une insistance trouble dans la littérature — ce dont on a pris acte fréquemment. » Comment la psychanalyse peut-elle, à partir de sa connaissance des processus inconscients, nous aider à « éclairer ce fait troublant en son lieu propre » ? Assoun pose d'emblée une question à double entrée qui va orienter sa recherche et dont l'élaboration permettra de comprendre la récurrence insistante du thème : « Pourquoi l'homme écrivain se révèle-t-il régulièrement pris dans une gémellité inconsciente avec une sœur, qui ne touche pas seulement son statut existentiel, mais l'essence même de son acte d'écriture ? Pourquoi la femme écrivain se confronte-t-elle si régulièrement à une certaine communauté inavouable avec un frère, qui codétermine toute sa problématique personnelle et jusqu'à sa vocation d'écriture ? »

Écrire le lien fraternel/sororal

Très tôt, Freud a essayé de répondre à cette « passion de la sœur comme motif littéraire » en



Le jardin de mon curé de Serge Murphy, 1997-1998

Emmanuel Eymard

privilégiant la composante sororale du *roman familial*. Il étudiera deux œuvres où le lien frère/sœur semble prédominer. D'abord, la nouvelle de C.-F. Meyer — « La femme juge » — fera l'objet d'une analyse dans *Les lettres à Fliess*. Stemma, la femme-juge, qui a empoisonné son mari, a mis au monde une fille illégitime — Palma — et fait croire à Wulfrin, le fils de son mari, qu'elle est sa sœur. Ce dernier ressent pour sa sœur une véritable passion. C'est lorsque la mère passe aux aveux de son amour coupable qu'ils peuvent enfin s'aimer d'un amour légitime. « Si ce n'est là que l'effet du mensonge de la Mère criminelle, écrit Assoun, le texte trouve bien le moyen de signifier ce point où se rejoignent, en asymptote, la relation passionnelle entre hommes et femmes et la passion secrète entre frères et sœurs — comme si elles débouchaient sur un même inavouable objet, cela même dont témoigne la communauté formée par Conrad-Ferdinand Meyer, après le suicide de sa mère, avec sa sœur Betsy, qui remarque — en toute innocence? — :

« La Femme-juge est la seule œuvre dont mon frère ne m'a jamais parlé pendant qu'il la composait », en concluant qu'elle abritait son « propre sanctuaire intime » — comment en parlerait-il à celle qui le partage extimement. » L'autre œuvre où il est question du lien frère/sœur est *Le délire et les rêves dans la Gradiva* de W. Jensen. Par recoupement avec deux autres nouvelles du même auteur — *Le parapluie rouge* et *Dans la maison gothique* —, Freud en arrive à énoncer un même thème qui parcourt les trois récits : « [...] le développement d'un amour (dans *Le parapluie rouge*, une inhibition amoureuse) issu de l'effet après-coup d'une vie en commun pleine d'intimité ressemblant à une relation entre frère et sœur, au cours des années d'enfance. » Si nous lisons la *Gradiva* sous l'angle du lien fraternel/sororal, il nous apparaît que Norbert vit la représentation incestueuse à l'égard de la sœur et la traverse dans le rêve et le délire mais qu'il la surmonte à travers une femme vivante — Zoé — qui accomplit le fantasme sororal en le

dégageant de ce qu'il a de mortifère. « *L'écriture serait bien ici — et peut-être exemplairement — réconciliation avec — et pacification de — la représentation incestueuse. Cela, Jensen avait-il besoin de le savoir et de le dire, dès lors qu'il l'avait si bien écrit?...* », conclut Assoun.

L'analyse de « *l'écriture-femme du lien fraternel* » à travers les œuvres de Marguerite Duras, de Virginia Woolf, de Marguerite Yourcenar, de Katherine Mansfield amène Assoun à montrer comment le frère intervient du côté de la femme écrivain. Il se situe « au croisement d'une ligne de réseaux » où la position corrélative d'un enjeu lui est assignée. Il sera le rival parce que le « préféré supposé de la mère » pour devenir l'enjeu d'un défi; ou bien il peut être l'objet d'un investissement incestueux et alors l'enjeu d'un désir, ou finalement l'*imago* qui oriente l'écriture : il conjuguera donc les deux enjeux précédents, défi et objet, autrement dit, il sera *phallus*.

David BENHAÏM